

Stéphane Gilot
Temps-libre

Yann Pocreau

Number 82, Winter 2007–2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9187ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pocreau, Y. (2007). Review of [Stéphane Gilot : *Temps-libre*]. *Espace Sculpture*, (82), 32–33.

Stéphane GILOT. *Temps-libre*

Yann POCREAU

PLAN PAR PLAN

Plan par plan, comme un long film d'animation, *Temps-libre*, le plus récent projet de Stéphane Gilot, se déployait récemment dans l'espace de la grande salle du centre Expression à Saint-Hyacinthe. On y voyait un travail encore une fois très complexe, et pourtant tout aussi empreint de références ludiques que les précédents projets présentés par l'artiste. Un vaisseau de bois, laissé là, occupe l'espace, sorti tout droit, dirait-on, d'un film psychotronique, avec son attirail de formes géométriques et de couleurs primaires à l'appui. La structure sur pilotis se laisse appréhender comme un espace de déambulation, une sorte de couloir couvert, en cul-de-sac, autour duquel sont greffés des plates-formes, des belvédères aux formes divergentes, marquées chacune au plafond d'une couleur.

On connaît le travail de Gilot, entre autres pour son approche

singulière de la couleur, de sa forme lexicale et allusive; une couleur alphabet qu'il se plaît à jouter à un univers de constructions architecturées et de maquettes de projets utopiques empreints de références aux grands concepts modernistes, à la littérature et à la science-fiction très souvent.

Le célèbre poème les *Voyelles*, de Rimbaud, sert à l'artiste de point d'ancrage pour ce projet, disons de genèse. Si l'on a souvent parlé de ce poème comme étant le premier à utiliser l'association comme principe d'écriture (Rimbaud associe dans ce poème chaque voyelle à une couleur), Gilot, lui, l'utilise comme principe d'architecture. La couleur est ici rattachée, sinon intrinsèquement liée aux différents lieux que suggèrent les plates-formes greffées à la construction. Chacun de ces espaces est ainsi délimité au plafond par une des couleurs associées aux voyelles par Rimbaud, la forme des lettres servant à Gilot de canevas de construction. Il s'agit ici de construire la couleur, de délimiter et d'évaluer ses formes, ses dimensions et ses possibles. D'en faire une

couleur espace dans laquelle le corps peut danser, déambuler, observer; une matrice poreuse et infiltrante qu'utilise intelligemment Stéphane Gilot pour réfléchir le langage plastique, ses attaches physiques et poétiques. Un de ces espaces colorés, au plafond, est muni d'un système lumineux, sorte de grille intermittente rappelant, par les petits carrés de couleurs qui la composent, un jeu comme ceux où l'on doit placer un pied sur telle couleur, une main sur telle autre, jusqu'à la chute des corps. Ces cinq plates-formes, comme autant de voyelles, sont des points d'observation. Il n'y a rien à voir pourtant, sinon le majestueux espace d'Expression. Il s'agit plutôt de perception, de savoir percevoir.

Le visiteur est ainsi appelé à aller voir, à percevoir sous et sur l'espace ce qui s'y passe ou ce qui pourrait s'y être passé. On a aussi souvent parlé de jeu dans le travail de Gilot, alors que ce qui est suggéré dans ce travail est sûrement l'impossibilité de jouer, ou alors de jouer à sortir du jeu. Il nomme ses projets *Plans d'évasion*; *Temps-libre* est le

sixième épisode de la série. Et si cette série n'en est toutefois pas à son dernier épisode, ce projet vient clore un cycle pour l'artiste.

Dans une pièce adjacente, plus petite, étaient présentées les maquettes et les traces des épisodes précédents, mettant en contexte le présent projet, emboîtant les sens de chacun, un à un, annonçant très certainement un changement dans le travail, ou, sinon, une forme plus près de la maquette, de ses jeux d'échelles, de ses nombreuses possibilités de déploiement. Une nouvelle gestion de ces espaces-territoires réduits, une ville de projets sur une petite structure, avec des dessins, des plans, des traces, des écrits et des idées accrochés aux cimaises, voilà ce qui y était montré. Dorénavant, la fuite aura peut-être à se faire autrement: passer d'un monde à un autre, de l'appréhension de ceux-ci à la façon de les aborder dans leur mise en ensemble. Un passage qu'oblige le jeu d'échelle qu'implique le travail de la maquette, un bond périlleux du corps vers le regard, de ce même



Stéphane GILOT,
Temps-Libre, 2006-
2007. Matériaux
mixtes. 579 x 1219 x
1646 cm (dimensions
d'exposition), photo:
Daniel Roussel.

→
Stéphane GILOT,
Temps-libre, 2007. Vue
d'ensemble de l'expo-
sition. Photo: Daniel
Roussel.

←
Stéphane GILOT,
Temps-Libre, 2006.
Crayon sur papier
Morilla.

corps auquel on demandait de subir les espaces appelant la participation plus que le regard, et de s'en échapper, ou qu'on appelait à effectuer nombreux allers-retours – des fuites calculées – entre illusions et réalités par une gestion ludique des espaces proposés. Pensons ici à l'espace qu'il proposait sous le nom de *Libre arbitre*, présenté au MACM en 2001, ou au *Pavillon de réorganisation des sens*, présenté chez CIRCA en 2003, pour ne nommer que deux épisodes précédentes. Tous deux des espaces prenant sournoisement en charge nos sens, nos fuites et le contrôle de celles-ci.

Il est difficile encore une fois de ne pas avoir à s'évader, une fois encore alors que l'on se jette dans le piège les bras ouverts et que l'on va explorer les différentes plates-formes qui ponctuent la grande structure de bois sur pilotis, sur, sous et dans laquelle le visiteur est appelé à aller voir. Le piège est là, exactement là : voir et être vu en voyant, pris au piège, pris au jeu, dans le jeu. Impossible de ne pas sentir l'œil de la caméra qui grince lentement, de ne pas entendre son mouvement – une lamentation giratoire – et de ne pas pressentir l'écran sous la structure qui grésille et court-circuite l'image projetée, la nôtre, filmée sous l'espace, derrière, devant et autour de nous. Il ne s'agit pas, pour l'artiste, de surveillance, mais plutôt d'une forme de contrôle, mise en faillite peut-être, dans son système panoptique dysfonctionnel. L'interface vidéo fait partie intégrante du travail de Stéphane Gilot.

Ses systèmes sont loin d'être de simples accessoires technologiques, ils sont la suggestion d'une interface avec l'extérieur, interface qui subit de nombreuses interférences. Ils sont à la fois points de contrôle et points de vue sur la finalité, en temps réel ou rapporté. La caméra de surveillance dans les projets de Stéphane Gilot – dans presque tous ceux qui forment la série des *Plans d'évasion* – est utilisée comme une action réciproque du regard ; un regard in-subjectif, en circuit fermé, dont il faut s'échapper.

Trois moniteurs sont distribués dans l'espace, un sous la structure, les deux autres au-dessus. L'un d'eux passe en boucle les traces d'une chorégraphie tout aussi agitée que l'image qui nous la montre. Il y a eu des danseurs dans l'espace, vêtus d'une intrigante tunique monochrome. On nous les présente sur vidéo, en noir et blanc, et parfois en couleurs. Un objet amovible, sorte de boîte à roulettes, cache derrière son miroir dépoli triangulaire une autre caméra de surveillance, activée seulement pendant la performance. Je n'ai pas vue cette danse, on me la montre, décalée dans un temps, déroutant et lui aussi intrigant, une danse excitée et pourtant si précise, exécutée et parfois improvisée sur et pour les voyelles que suggèrent les couleurs couvrant les différents espaces de la construction. Pour le projet, Stéphane Gilot a invité la chorégraphe Emma Waltraud Howes, dont la préoccupation

entourant l'interrelation entre le corps et le lieu « produit un lexique gestuel centré sur les fonctions internes du corps », lit-on dans l'opuscule qui accompagne le projet. Ce travail conjoint propose un plongeon dans une situation de transmutation de l'espace, une transposition du corps à l'espace et de l'espace au corps, du corps comme espace et de l'espace comme corps. Est montré un espace organique présenté dans une géométrie aussi ludique que allusive, une étude des formes et des couleurs qui absorbent les corps par la monochromie des costumes et des planchers, ces corps en action (ceux des danseurs comme ceux des visiteurs) se plient à l'architecture poétique des voyelles. Le travail de Stéphane Gilot fonctionne ainsi, dans un paradoxe constant, en situation d'entre-deux et de passage

d'un état à un autre ; ici, au-delà et en deçà de la forme, les états de celles-ci sont polysémiques, hors du corps, dans la forme et paradoxalement dans la forme du corps. Le plan est utilisé à la fois comme dessin et dessein. Il forme le corps poétisé qui l'habite et son architecture, des organes vitaux. Il se veut aussi tactique ; un plan d'évasion, une maquette, une idée, un cadre, un corps, une stratégie aux plurielles couches d'interprétations et d'interrelations.

Plan par plan, d'espace en couleurs, de temps libre à celui rapporté, le parcours semble servir à se perdre, et pourtant est donné à voir sans murs ni parois opaques. Les différents belvédères colorés sont des culs-de-sac architecturaux qui fonctionnent beaucoup plus comme organes que comme

→
Stéphane GILOT,
Temps-Libre, 2006-
2007. Matériaux
mixtes. 579 x 1219 x
1646 cm (dimensions
d'exposition). Photo :
Daniel Roussel.



espaces, sorte d'amalgame de raccourcis menant à des zones de transmutations. L'environnement est pour l'artiste une prothèse ; ces zones, un passage, un transit épisodique vers d'autres mondes. En bref, par l'investigation des lieux de la pensée et de sa mise en forme, par la parole suggérée ou la couleur qui la limite et la délimite, Stéphane Gilot met de l'avant l'impératif de quitter le simple jeu de la perception physique des espaces qu'il propose. La couleur, comme la voyelle qui la porte, aurait ce pouvoir de transposition, un pouvoir puisé à même la nature des sens. ←

Stéphane Gilot. *Temps-libre*
Expression, centre d'exposition
de Saint-Hyacinthe
20 janvier – 4 mars 2007

Yann POCREAU est artiste et critique d'art. Il écrit sur l'art actuel pour diverses revues spécialisées ainsi que pour des galeries et des centres d'artistes autogérés. Ses recherches actuelles portent sur les alliages possibles entre écriture et photographie. Il vit et travaille à Montréal.